



© photos : Blue Planet Studio

B. Business Impact

N'arrêtons pas le progrès

ESCP Impact Paper No. 2022-30-FR

Frédéric FRÉRY

ESCP Business School

[**N'arrêtons pas le progrès**

Frédéric Fréry

ESCP Business School

Abstract

La notion de progrès est indissociable de l'entreprise capitaliste, qui en tant qu'outil de diffusion des innovations techniques a permis d'atteindre les objectifs des Lumières. Cependant, cette aspiration est désormais contestée : par-delà la critique de l'entreprise capitaliste, même le progrès scientifique est de plus en plus souvent présenté de manière négative. Plutôt que la recherche du mieux pour tous, beaucoup prônent l'immobilisme, la frugalité, voire la décroissance. Cette négation de l'idée de progrès peut s'expliquer par l'épuisement des ressources naturelles, mais aussi par toute une série de travaux issus des sciences de gestion, de l'économie et de la psychologie. Pour autant, renoncer au progrès est à la fois dangereux et illusoire : brider l'élan collectif vers le meilleur sera liberticide et anti-démocratique. Nous ne devons pas arrêter le progrès.

Mots clés : progrès, entreprise, capitalisme, décroissance

N'arrêtons pas le progrès

Si nous devons l'idée de progrès à Francis Bacon (1561-1626), elle a largement été développée par les philosophes français des Lumières, pour qui la prospérité, la santé et l'éducation devaient assurer le bonheur de tous. Près de trois cent ans plus tard, le projet des Lumières est en grande partie réalisé. Comme l'a souligné Harari (2016) : « Pour la première fois dans l'histoire, plus de gens meurent d'avoir trop mangé que pas assez, et plus meurent de vieillesse que de maladies infectieuses. Le suicide fait plus de victimes que les guerres, le terrorisme et le crime combinés. » Ce constat fait écho au discours de Montréal de l'ancien président Obama (2017) : « Si vous deviez choisir de naître à un moment dans l'histoire, et que vous ne sachiez pas à l'avance qui vous alliez être - riche ou pauvre, dans quel pays, homme ou une femme - vous choisiriez aujourd'hui. » Selon les calculs de la Banque Mondiale (2018), depuis l'effondrement du bloc communiste, plus de 2 milliards d'êtres humains sont sortis de la misère et le taux d'extrême pauvreté a chuté de 75 %.

Pourtant, il semblerait que ce projet, une fois achevé, ne fasse plus recette. Si nous avons atteint l'idéal des Lumières (Pinker, 2018), beaucoup prônent désormais l'immobilisme, voire la régression, plutôt que le progrès. Dès 1987, Canguilhem a publié un article intitulé « La décadence de l'idée de progrès », dans lequel il souligne un glissement du principe de conservation vers le principe d'épuisement : métaphoriquement, la recherche d'un ordre supérieur a cédé la place à la lutte contre l'entropie. Depuis cette date, l'idée de progrès a peu à peu disparu du débat public, comme l'a très justement souligné Klein (2017) : le mot « progrès » n'est quasiment plus employé. Quand il n'est pas négativement connoté (dans les médias grand public, les progrès technologiques sont plus souvent assimilés à des menaces qu'à des promesses), il est remplacé par la notion d'innovation, qui délaisse l'aspiration à une finalité pour se cantonner à la simple nouveauté.

Or, face à cette crise de l'idée de progrès, les sciences de gestion et le point de vue qu'elles apportent sur l'entreprise peuvent apporter un éclairage spécifique, voire quelques pistes de renouveau.

L'entreprise capitaliste est indissociable de l'idée de progrès

Tout au long des deux derniers siècles, l'entreprise capitaliste a été le vecteur central du progrès : elle a permis la diffusion à très grande échelle des innovations scientifiques, que ce soient les avancées de l'industrie pharmaceutique, les technologies de transport et de l'information, l'amélioration des conditions d'hygiène et d'alimentation ou encore l'accès aux sources de financement, qui a permis à la très vaste majorité de la population d'en bénéficier.

Par sa recherche de l'efficience qui pousse toujours à améliorer les procédés, grâce à l'aiguillon de la concurrence qui stimule à la fois l'amélioration des offres et la baisse des prix, au travers de la notion d'investissement qui consiste à sacrifier des ressources aujourd'hui dans l'espoir d'un meilleur retour demain, ou encore du fait de l'irruption épisodique d'entrepreneurs schumpeteriens – de Henry Ford à Elon Musk – capables de régénérer de loin en loin les marchés arrivés à satiété, l'entreprise capitaliste est indissociable de l'idée de progrès. Grâce à elle, le prix d'une automobile d'entrée de gamme en France a baissé de près de 41 % entre 1978 et 2022, alors que celui d'un vol transatlantique baissait de 82 % et celui d'un téléviseur de 90 %, sans compter que la qualité et la performance de ces offres ont très fortement progressé depuis (Mirlicourtois, 2022) : les voitures sont plus sûres et plus économes, les vols transatlantiques plus

confortables et moins énergivores et les téléviseurs toujours plus perfectionnés. Comme l'a montré la stupéfiante explosion du niveau de vie en Chine depuis l'autorisation – pourtant largement contrainte – de la logique capitaliste, l'entreprise est un des meilleurs catalyseurs de l'ingéniosité humaine, si ce n'est le meilleur.

Jean Perrin, Prix Nobel de physique en 1926 pour ses travaux sur la discontinuité de la lumière, affirmait en 1930, lors de la création de l'ancêtre du CNRS : « Rapidement, peut-être seulement dans quelques décades, si nous consentons aux légers sacrifices nécessaires, les hommes libérés par la science vivront joyeux et sains, développés jusqu'au limites que ce que peut donner leur cerveau. Ce sera un Éden qu'il faut situer dans l'avenir au lieu de l'imaginer dans un passé qui fut misérable. » Dans une large mesure, si l'on compare nos conditions de vie d'aujourd'hui avec celles de nos arrières grands-parents, notre longévité, ou le fait que nos outils électroniques nous permettent un accès inédit à la connaissance, nous pouvons dire que le rêve de Perrin est devenu réalité, sauf sur un point essentiel : nous ne sommes pas véritablement plus joyeux

Tout porte à croire que la prospérité, la santé et l'éducation n'ont pas abouti au bonheur : le désenchantement weberien, qui a substitué la science à la croyance et la modernité à la tradition laisse penser que le projet des Lumières est désormais dans une impasse. Outre le fait que la notion de progrès fait nécessairement polémique – car ce que l'on considère comme « meilleur » n'est pas unanime, et c'était d'ailleurs une des ambitions (très occidentale) des Lumières que de définir universellement le mieux – le progrès a toujours eu ses détracteurs. Baudelaire le qualifiait ainsi de « fanal perfide » et y voyait un déclin scientifique, médiocre et matérialiste, alors que Nietzsche soulignait : « Lorsqu'on vante le progrès, on ne fait que vanter le mouvement », comme si là encore la finalité faisait défaut.

L'éclairage des sciences de gestion

Les sciences de gestion peuvent cependant contribuer à mieux comprendre cette crise de l'idée de progrès, au travers de plusieurs prismes.

Tout d'abord, on peut invoquer l'aversion à la perte de Kahneman et Tversky (1979), largement utilisée en sciences de décision, pour constater que la recherche de la prospérité porte en elle les germes de son propre épuisement : au-delà d'une certaine accumulation de richesses (estimée à 75 000 dollars de revenus annuels aux États-Unis en 2018), les individus sont plus inquiets de perdre ce qu'ils ont déjà qu'ils ne se réjouissent d'obtenir éventuellement plus (Jebb *et al.*, 2018). Le confort matériel finit donc par devenir une source d'angoisse plutôt que de bonheur.

De même, les travaux de Arthur (1983) et David (1985), devenus des classiques du management de l'innovation, montrent que la concurrence ne sélectionne pas nécessairement la meilleure solution. Le *design dominant* qui s'impose peu à peu dans une industrie (Utterback et Abernathy, 1975), peut se révéler sous-optimal, voire défectueux, à l'image du clavier QWERTY, conçu au départ pour ralentir la frappe des utilisateurs (afin d'éviter un blocage des machines à écrire) et devenu tout à fait contre productif sur les ordinateurs actuels. Selon cette approche, le darwinisme du système capitaliste et de la concurrence ne débouchent pas nécessairement sur un mieux, mais peuvent au contraire enfermer la société dans des systèmes médiocres, en contradiction avec l'idée même de progrès.

Par ailleurs, l'idée positiviste de progrès s'est heurtée à la prise de conscience que l'humanité a la capacité de se détruire et de détruire le monde, notamment par le déclenchement d'une guerre nucléaire, l'épuisement des ressources naturelles, l'érosion de la biodiversité ou le dérèglement climatique. Comme le soulignent un nombre de travaux croissant en sciences de gestion et en économie, l'entreprise capitaliste, en

encourageant le consumérisme, a fortement contribué à cette dangereuse dérive. Il est donc compréhensible que certains la décrivent.

Enfin, il convient de souligner, notamment à la lumière des travaux sur la complexité, notre incapacité croissante à comprendre les technologies qui forment notre quotidien et les connaissances scientifiques qui les sous-tendent. S'il était possible il y a encore un siècle pour un esprit bien fait de comprendre le fonctionnement d'une machine à vapeur ou d'un moteur à explosion, qui de nos jours est capable d'expliquer à la fois un smartphone (réseaux, caméra, écran tactile, etc.), un véhicule autonome (radar, lidar, intelligence artificielle, etc.), une blockchain ou un vaccin à ARN modifié ? Or, cette incompréhension croissante du quotidien encourage la méfiance : ne pouvant comprendre les avancées scientifiques et techniques qui sous-tendent le progrès, on commence par le subir et on finit par le redouter. Face à notre incapacité à expliquer nos outils du quotidien, l'avenir devient plus menaçant que prometteur. Plutôt que de changer le monde, on aspire à le sauver. Nous avons le sentiment que la prédiction de Jean Perrin ne s'est pas parfaitement réalisée : les choses se sont améliorées, mais mal.

Conclusion : il faut sauver l'idée de progrès

Pour autant, même si l'idée de progrès est attaquée, même si sa détestable antithèse, le principe de précaution, s'est imposée jusque dans la constitution de la république française, et même si elle n'a pas donné tous résultats escomptés, il est impératif de continuer à la défendre.

En effet, contrairement à ce qu'affirment les déclinistes et autres collapsologues, le progrès technique et économique, associé à l'entreprise capitaliste, est une des meilleures réponses à la menace environnementale (Shellenberger, 2020). En effet, non seulement la natalité s'effondre lorsque la richesse augmente, non seulement l'amélioration des conditions d'hygiène préserve l'environnement, non seulement l'accès à des modes de production d'énergie modernes permet de contenir les émissions de gaz à effet de serre, mais surtout toute une série de technologies prometteuses permettent d'entrevoir des réponses aux problèmes environnementaux auxquels nous sommes confrontés, de la captation du carbone à l'électrification des transports, de la fusion nucléaire à l'informatique quantique, et des aliments de synthèse aux bâtiments à énergie positive.

L'opposition au progrès est une idéologie réactionnaire, totalitaire et malthusienne, une anthropophobie selon laquelle les aspirations humaines à la prospérité, voire l'humanité elle-même, sont condamnables. Or, brider l'élan collectif de milliards d'individus vers le meilleur serait nécessairement liberticide et anti-démocratique (Laget, 2021). C'est pourquoi il faut sauver l'idée de progrès et la revitaliser, en surmontant ses défauts et en dépassant ses limites. Les sciences de gestion, à leur modeste niveau, ont très certainement un rôle à jouer dans ce renouveau volontariste.

Références

Arthur B.W. (1983), "On Competing Technologies and Historical Small Events: The Dynamics of Choice Under Increasing Returns," Technological Innovation Program Workshop Paper, Stanford University.

Banque Mondiale (2018), *Rapport 2018 sur la pauvreté et la prospérité partagée : compléter le puzzle de la pauvreté*.

Canguilhem G. (1987), « La décadence de l'idée de progrès », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 92, n° 4.

David P.A. (1985), "Clio and the economics of QWERTY", *Economic History*, vol. 75, n° 2, pp. 332-337.

Harari Y.N. (2016), *Homo Deus: A Brief History of Tomorrow*, Random House.

Jebb A.T., Tay L., Diener E., Oishi S. (2018), "Happiness, income satiation and turning points around the world", *Nature Human Behavior*, vol. 2, pp. 33–38.

Kahneman D., Tversky A. (1979), "Prospect Theory: An Analysis of Decision under Risk", *Econometrica*, vol. 47, no 2, p. 263-291.

Klein E. (2017), *Sauvons le progrès*, Éditions de l'Aube.

Laget F. (2021), « Décarboner vraiment, c'est rompre avec les libertés individuelles, voire avec le pacte démocratique », *Le Monde*, 3 septembre.

Mirlicourtois A. (2022), *La baisse des prix est quasi générale... depuis un demi siècle*, Xerfi Canal.

Pinker S. (2018), *Enlightment Now*, Viking.

Shellenberger M. (2020), *Apocalypse Never*, Harper.

Utterback J.M., Abernathy W.J. (1975), "A Dynamic Model of Product and Process Innovation", *Omega. The International Journal of Management Science*, vol. 3, n° 6, pp. 639-656.